



## Médecins aujourd'hui : une réalité complexe

**Francis Giraud**  
Membre  
du HCSP,  
Professeur  
honoraire à la  
faculté de  
médecine de  
Marseille,  
sénateur des  
Bouches-du-  
Rhône

**I**ls sont près de deux cent mille, dont trente-six pour cent de femmes. Ce qui les unit, c'est le goût, la vocation, la passion de protéger, de soigner, voire de guérir ceux qui se confient à eux.

Hier, aujourd'hui et, nous l'espérons, demain, la médecine qui imprègne toute la vie, toutes les pensées de ceux qui l'exercent, a été, est et doit rester non une science ou une technique, mais bien un art : une manière d'écouter, d'observer, de s'intéresser à l'autre, de déterminer une stratégie pour le soulager et surtout, de savoir dialoguer et expliquer. En clair, ce qui compte surtout ce sont les qualités humaines et relationnelles. De ce fait, s'impose dans notre pays une réflexion sur l'accession aux études médicales. Les mathématiques, la physique, la chimie doivent-elles être le seul filtre indispensable pour sélectionner les meilleurs soignants ? Malgré une formation initiale commune, que de différences dans le mode d'exercice ! Cinquante-et-un pour cent des médecins sont spécialisés dans près de trente disciplines, sans compter les compétences officiellement attribuées. Quelle que soit la voie choisie, une inquiétude, un malaise règnent dans la profession. Personne ne discute la nécessité de bases scientifiques solides, pilier de la compétence indispensable à l'efficacité exigée à juste titre par les malades. Il est vrai, toutefois, que la vitesse impressionnante des acquisitions de la science et de leurs applications à l'homme donne le vertige aux praticiens consciencieux qui désirent rester au fait du progrès.

La formation médicale continue, peu et mal organisée, n'a pas dans notre pays trouvé sa place dans la vie du médecin. Comme toujours, les responsabilités dans cette carence sont multiples et partagées, mais elles ne dispensent pas de décisions nécessaires à une meilleure qualité de soins. L'usage des outils de l'informatique, voie d'avenir incontestée, aggrave le malaise, rendant, là aussi, la formation continue indispensable.

Nul ne conteste le principe de l'évaluation dans tous les domaines, de la compétence, de l'enseignement, de la conduite thérapeutique. Mais, qu'ils soient hospitaliers ou libéraux, les médecins la redoutent un peu. Il s'agit bien d'une nouvelle culture qui nécessite de créer une dynamique collective dont nul ne doit être exclu.

L'accréditation, qui en est la conséquence, n'a pas encore atteint en France un niveau suffisant. Il ne faut pas non plus cacher que les problèmes de l'organisation des soins, la place de chacun des acteurs de santé, la constitution de réseaux, la relation hôpital-secteur de ville, enfin, la rémunération des praticiens n'ont pas encore trouvé — c'est un euphémisme — un juste équilibre.

Nul ne conteste la nécessité de rendre les praticiens responsables de leurs actes, pas plus que le devoir d'information vis-à-vis des patients et de leur famille. Là encore, l'irruption un peu brutale d'une culture anglo-saxonne procédurière dans l'exercice de la médecine participe au malaise de la profession et peut engendrer des attitudes défensives qui nuisent en fait à l'intérêt du malade.

L'Organisation mondiale de la santé vient de délivrer à notre pays un diplôme d'honneur, le plaçant selon ses critères à la première place. Les sondages d'opinion confirment la confiance des Français en leurs médecins. Tant mieux ! Pourtant, beaucoup s'accordent à reconnaître que ces critères ne permettent pas une analyse fine de la qualité des soins. Chacun sait que de notables différences interrégionales existent dans notre pays, qu'il y a, à la fois, des surprescriptions, des sous-prescriptions et des prescriptions inadaptées, sans compter les infections nosocomiales et les maladies iatrogènes.

Faut-il être pessimiste ? En aucune manière ! La France, pays riche, possède un corps médical de qualité, un potentiel de recherche de haut niveau, des structures de santé performantes. Elle peut, toutefois, mieux faire.

Sans entrer dans la querelle des anciens — dont je suis — et des modernes, l'avenir peut être sereinement envisagé. Les techniques, le progrès scientifique ne sont pas incompatibles avec l'art médical à condition de préserver les principes qui ont au cours des siècles forgé la médecine française.

Les responsables politiques, professionnels, les organismes sociaux sont comptables de l'avenir de la santé dans notre pays. Je souhaite que ce dossier de la revue du HCSP éclaire le débat et contribue à conserver aux médecins d'aujourd'hui et de demain les moyens de leur engagement au service des autres. ■